

Marguerite de Valois et *La Ruelle mal assortie* : une attribution erronée

(paru dans *Nouvelle Revue du Seizième Siècle*, 10, 1992)

En 1971, Yves Cazaux proposait aux lecteurs de la collection « Le Temps Retrouvé » du Mercure de France une nouvelle édition des *Mémoires* de Marguerite de Valois, « suivis de Lettres et autres écrits¹ ». Parmi ces « autres écrits » se trouvaient non seulement le *Mémoire Justificatif pour Henri de Bourbon*, de longue date publié avec l'œuvre majeure de la première épouse de Henri IV, mais aussi, pour la première fois dans un tel recueil, un court dialogue libertin intitulé *La Ruelle mal assortie*, que Cazaux présentait comme « une charmante satire de Marguerite par elle-même² », sans rappeler que cette attribution avait fait l'objet de contestations dans le milieu de la recherche, et sans même remarquer que cette petite pièce détonait terriblement dans l'ensemble qu'il présentait. L'idée que la reine puisse en être l'auteur n'était pourtant pas de lui. Elle remontait à la première moitié du XIX^e siècle et s'appuyait sur un passage des *Historiettes* de Tallemant des Réaux, redécouvertes et publiées pour la première fois en 1834 : « On a une pièce d'elle qu'elle a intitulée : La Ruelle mal assortie, où l'on peut voir quel estoit son style de galanterie³ ». Malgré la fantaisie qui caractérisait l'ensemble de l'*Historiette* consacrée à Marguerite par l'ami de la marquise de Rambouillet, malgré l'absence d'autres témoignages de contemporains ou de survivants de la reine, et malgré l'in vraisemblance de cette attribution que la logique récuse, l'idée avait alors emporté l'adhésion de plusieurs historiens, plus séduits par le mythe de la Reine Margot — alors en pleine élaboration — que prompts à le contester.

Trop d'éléments, cependant, appellent à une révision de cette attribution. Si l'on détache, en effet, la dernière reine de Navarre de la légende dans laquelle l'a figée le XIX^e siècle, on voit mal les raisons qui l'auraient poussée à écrire contre elle-même ce texte aussi dégradant pour sa personne que pour ses idées les plus chères. Une analyse comparée du style, des images, du vocabulaire, de l'inspiration de la *Ruelle* et des autres écrits de la reine montre d'autre part qu'on n'y retrouve aucune caractéristique commune. L'étude des manuscrits et de la première édition indique par ailleurs que les premiers lecteurs de ce dialogue avaient très nettement conscience d'être en présence d'une satire. Enfin, les méthodes par lesquelles trois éditeurs de la reine se sont efforcés d'accréditer cette thèse sont trop suspectes pour qu'on ne remette pas en cause leurs conclusions. Toutes ces évidences auraient pu apparaître beaucoup plus tôt si Marguerite de Valois était demeurée un sujet d'étude, si elle n'était pas devenue pour des historiens plus ou moins sérieux un pur prétexte à alimenter sa légende, et si elle n'était pas, aujourd'hui, tombée dans les ornières de la petite histoire. Reste une question : si la *Ruelle* n'est pas d'elle, de qui est-elle ?

¹ *Mémoires de Marguerite de Valois, la Reine Margot, suivis de Lettres et autres écrits*, Ed. Yves Cazaux, Paris, Mercure de France, 1971 ; jusque là, contrairement à ce qu'affirment les catalogues de la Bibliothèque Nationale et Cazaux lui-même, l'ouvrage n'avait fait l'objet que de publications séparées.

² *ibid.*, p. 27.

³ Gédéon Tallemant des Réaux, *Historiettes*, Ed. A. Adam, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1960, p. 60.

Un texte satirique, anti-féministe et anti-néoplatonicien

La Ruelle mal assortie est un court et leste dialogue entre une Dame savante éprise d'idéal et un jeune Gascon inculte qui ne peut la satisfaire que physiquement — ce à quoi elle se résout après avoir vainement essayé de le convertir à l'honnête conversation d'amour. Les personnages, ridicules dans leur excès même, sont brossés de manière à mettre en relief leurs défauts respectifs, mais dans une opposition qui ne disqualifie en fin de compte que la Dame. C'est une pédante. Elle use de mots que son interlocuteur ne comprend pas, comme le terme *philaphtie* (philautie, amour de soi) qu'elle refuse de lui expliquer tant il est sot (174⁴). Dans toutes ses répliques, elle affiche sa culture, sa connaissance des auteurs anciens et des poètes modernes, ou encore de la mythologie grecque. Faisant allusion au frère d'Eros, elle demande par exemple à son amant médusé : « croiés vous que l'Antheros que vous elevés augmente ainsy mon amour, et que leurs mutuels regards et leurs volontés reciproques contribuent à leur accroissement ? » (175). Adeptes du néoplatonisme, elle en prêche lourdement la doctrine : les « vrayes voluptés [...] viennent de l'ame par raison de science ; mais [...] les fausses voluptés [...] procedent des sens exterieurs » (177). Au delà de la théorie, elle avoue son inclination pour « ces petites voluptés qui proviennent des yeux et de la parole, qui sont, sans comparaison, d'un goust plus savoureux et de plus de douceur que cet autre plaisir que nous avons de commun avec les bestes » (175). « L'esprit, affirme-t-elle encore, [...] est bien plus à aymer [que le corps], c'est lui qui tient le coeur quand la beauté l'a pris » (177).

Mais la Dame a d'autres défauts. Volontiers tyrannique, elle régente tout autour d'elle, jusqu'aux détails de l'habit de son amant : « je vous trouve fort bien vestu, et faut dire la verité, ces couleurs claires donnent un lustre au visage, et les bas attachés agensent fort une belle taille. — Ils contraignent bien en récompense, ose le jeune homme. — Ho ! Ho ! Je voy bien que c'est ; vous voudriés que je vous laissasse porter des valises pour estre à vostre ayse ; il n'en sera pas ainsi. Il faut des bas entiers, une fraise, une espée, une plume » (175). Elle rappelle en effet qu'elle est en droit d'imposer ce qu'elle veut, et s'exalte de son pouvoir : « moy sous qui tout fléchit, pérone-t-elle ; moy coustumiere à donner des loix à qui bon me semble, et moy qui n'obeis jamais qu'à mon seul plaisir » (178). Elle va même jusqu'à séquestrer son amant, d'où la plainte de celui-ci : « mon deduit est ma chambre, où vous me tenés tousjours enfermé » (176).

L'objet de ses efforts, toutefois, n'est pas de cloîtrer son compagnon, mais de le faire parler. Son goût pour la discussion intellectuelle est en effet immodéré : « je vous aime byen sans tant philosopher », soupire le Gascon, à la torture (176). Mais la Dame revient à la charge : « pourquoi ne parlés vous ? [...] ne vous convié je pas assés à parler, et ne vous ouvré je assés de sujets ? ». Devant son mutisme, elle insiste : « Causons, causons ! », et elle finit par faire les « deux personnages », en lui suggérant un discours : « Dites comme moy : "Pourquoy ne pouvés vous, belle royne de mes pensees, fortifier mon coeur contre tant d'apprehensions qui l'assaillent, affermissant en sorte cette mienne felicité que je puisse desormais vivre sans crainte d'en estre deposedé..." » (179). Mais lorsque l'amant se lance maladroitement à répéter les paroles proposées, il mélange savoureusement les phrases : « pourquoy, belle royne des miennes pensées, fortifiés vous mon coeur d'apprehension, assaillant, affermissant en sorte la mienne felicité que je puisse vivre sans estre deposedé ? » (180) Le discours se retourne, se faisant insultant : « suis je pas cet adorateur de vos graces » devient « suis je pas cet

⁴ Les chiffres entre parenthèses renvoient à l'édition Cazaux.

adorateur de vos disgraces », « admirer » devient « ruminer », etc. Et la Dame conclut : « voilà bon galimatias » (180), avant de lui demander de se taire pour de bon.

Le Gascon qui lui donne la réplique est, plus qu'un second protagoniste, un amusant « faire-dévaloir » de la Dame, dans un procédé qui fait système. Ainsi, son inculture ne fait qu'accentuer le pédantisme de son amie. Les mots compliqués, comme les allusions mythologiques, ne provoquent chez lui que haussements d'épaules. « N'entendés vous point ce langage ? » (175), questionne-t-elle excédée avant de lui reprocher de ne tirer aucun fruit de ses enseignements. Et elle lui conseille des lectures de son goût, mais manifestement hors de portée du pauvre homme : « vous feriés bien mieux d'employer le temps à lire l'Equicola, Leon Hebrieux ou Marcel Ficin, qu'en l'entretien de ces coquettes qui parlent tousjours et ne disent rien » (176). Le personnage masculin est aussi terriblement docile, ce qui fait ressortir la tyrannie de sa maîtresse : « je viens quand vous me mandés venir », « je suis captif et despends de vos volontés », serine-t-il. Sa simplicité d'esprit éclate dans chacune de ses répliques, qui tiennent toutes en une ligne — exception faite de celle où il tente de répéter le discours qu'on lui a proposé —, alors que celles de son interlocutrice en atteignent facilement quinze. Grossier, il s'oppose brutalement aux valeurs prônées par la Dame, avouant qu'il prend « grand plaisir à faire la beste » (175), et qu'il « ayme bien mieux le corps que l'esprit » (177). Il n'a finalement qu'une qualité : « vous estes aujourd'hui trop beau pour se mettre en colere » (174), dit en effet la Dame au début du dialogue, laissant d'ailleurs ainsi entendre l'irascibilité qui l'habite ordinairement.

La simplicité du jeune homme, son incapacité à être autre chose qu'un beau corps, sont accentués par le mépris outrancier dont la Dame l'accable tout au long du texte : « c'est sans contrainte [que vous faites la bête] et sans prendre grande peine, et croy qu'il faut bien, veu l'antipathie de nos humeurs, la discordance de nos genies et la dissemblance de nos idées, qu'il y ait quelque vertu secrette qui agisse pour vous ; autrement, à vous bien prendre, vous estes plustost digne de ma haine que de mon affection. Qu'en pensés-vous ? » (175). Elle se moque méchamment de lui, l'assimilant à tous « les grossiers et ignorans [...] qui, n'ayant de quoy continuer longuement un discours, veulent venir aussi tost aux prises, interrompant mille petites delicatesses qui s'esprouvent en l'entretien et communication des esprits » (177). Elle se plaît aussi à l'humilier en lui rappelant d'où il vient : « vous que j'ay eslevé de la poussiere et limon de la terre ; vous que j'ay fait naistre en une nuit parmi les grands, ours mal leché, niais, fat, fascheux, melancolique, et, bref, pour le dire en un mot, le plus goffe [grossier] Gascon qui jamais soit sorti de son païs » (178).

Ce mépris réitéré de la Dame pour le jeune homme maintient entre eux jusqu'au bout du dialogue une distance qui semble infranchissable, et qu'annule brutalement la chute du texte. La « vertu secrette » du jeune homme, mystérieusement évoquée en ouverture, s'y dévoile en effet de manière très pragmatique, et sa beauté trouve un usage moins noble que celui où l'on avait voulu la confiner : « puisque vous avés trop plus de graces à vous taire [...] faut occuper desormais vostre bouche à un autre usage, et en retirer quelque sorte de plaisir, pardonnant à la nature qui employant tout à polir le corps, n'a rien peu reserver pour l'esprit. [...] Approchés vous donc, [...] car vous estes mieux pres que loing. Et puisque vous estes plus propre à satisfaire au goust qu'à l'ouie, recherchons d'entre un nombre infini de baisers diversifiés, le quel sera le plus savoureux pour le continuer. O ! qu'ils sont doux [...] ; j'en suis toute esmue et en rougis jusque dans les cheveux. [...] Eh bien ! vous voilà enfin dans vostre element [...] Ha ! j'en suis hors d'aleine et ne m'en puis plus ravoire ; et me faut, n'en deplaise à la parole, à la

fin advouer que, pour si beau que soit le discours, cet ebatement le surpasse » (180-181).

La chute du texte est donc avant tout celle de la Dame. Son vrai visage est démasqué en ces dernières lignes, où éclatent à la fois son hypocrisie et la vanité de son idéal — une conclusion qu'elle tire elle-même, puisque, tout hors d'haleine qu'elle soit de plaisir « vulgaire », il lui reste assez de souffle pour avouer que ses discours ne sont que vent en comparaison de l'émoi qu'elle ressent. Deux démonstrations parallèles sont donc à l'œuvre dans cette petite pièce. La première est que les prétentions à l'amour sublime sont un joli fatras d'idées qui aboutissent dans la pratique à l'acceptation du plus bas, puisque la Dame, de fait, a choisi l'amant le plus sot de son pays. La seconde est que la femme la plus hautaine, la plus exigeante en matière d'amour, finit toujours par montrer son goût pour la luxure, c'est-à-dire, pour les ennemis des femmes, sa nature profonde. Les deux démonstrations désignent à l'évidence un auteur masculin, ennemi des femmes et de la doctrine ficinienne — c'est alors la même chose — qui se trahit en faisant de la Dame une misogynne qui traite ses semblables de « sottés » et de « coquettes », tandis que le Gascon s'indigne : « ne dirés vous oncques bien d'aucune femme ? » (177)

Marguerite : la cible et non l'auteur de la Ruelle

L'anti-néoplatonisme et l'anti-féminisme que contient ce dialogue pourraient à eux seuls exclure l'hypothèse que la reine l'ait écrit. Elle était en effet, de longue date, une adepte convaincue des idées du Ficin. En 1578, elle avait commandé à Le Fevre de la Boderie une nouvelle adaptation de son commentaire sur le *Banquet* de Platon, et le traducteur l'avait saluée, dans son épître dédicatoire, comme une femme savante en cette doctrine⁵. Dans les années suivantes, elle l'avait prêchée dans l'entourage de son époux le roi de Navarre — avec des résultats mitigés — et elle l'avait mise en pratique dans sa relation amoureuse avec Chanvallon⁶. Des poésies écrites plus tard, durant la période passée en exil en Auvergne attestent qu'elle était restée fidèle à cet idéal, comme le prouvent enfin les artistes qu'elle a favorisés à sa cour parisienne durant les dernières années de son existence. L'adhésion au féminisme de Marguerite était moins ancienne, mais néanmoins bien réelle. Aboutissement d'une évolution personnelle assez lente, elle semble dater de la fin du séjour de la reine à Usson, c'est-à-dire des premières années du XVII^e siècle. Dès cette époque, la reine s'est entourée de partisans aussi différents, mais aussi convaincus de la valeur des femmes, que Marie de Gournay ou Vincent de Paul, et elle-même a pris la défense de son sexe dans un petit manifeste publié en 1614⁷. Peu avant sa mort, sa cour était connue comme un lieu professant un féminisme élitiste et exigeant⁸.

⁵ *Discours de l'honneste amour sur le Banquet de Platon*. Par Marcile Ficin. Traduits de Toscan en François par Guy Le Fevre de la Boderie, secrétaire de Monseigneur frère unique du Roy et son Interprete aux langues Peregrines. A la serenissime Reyne de Navarre... Paris, Jean Macé, 1578.

⁶ voir les dix-sept lettres de la reine à Chanvallon et les deux de celui-ci à la reine dans les *Mémoires et lettres de Marguerite de Valois*. Ed. F. Guessard, Paris, Jules Renouard et Cie, 1842 ; pour une analyse, voir Eliane Viennot, *La Vie et l'œuvre de Marguerite de Valois : Discours contemporains, historiques, littéraires, légendaires*, Thèse de l'Université de Paris III, 1991.

⁷ *Discours docte et subtil dicté promptement par la Reyne Marguerite et envoyé à l'auteur des Secretz Moraux*, in Loryot, *Les Fleurs des Secretz Moraux*, [Paris], Desmarquets, 1614.

⁸ Sa cour, dit Pierre Matthieu, fut « de tout temps embellie de dix filles dont les beautez estoient rehaussees par les qualitez de leurs naissances. De ses discours elles font une Academie, autant de

Si l'on ajoute à cela que Marguerite fut l'une des personnes les plus constantes et les plus tenaces dans sa fidélité à ses engagements spirituels, on voit mal ce qui l'aurait poussée à renier ses idéaux de manière aussi grossière. Aussi insultante pour elle-même, aussi, puisque la femme dont on connaît l'élégance légendaire et jamais démentie s'y dénigre en évoquant sa « perruque [...] toute defrisée », son « rabat bien noir » (174), ou ses mains encore belles, « quoique je ne les ay decrassées depuis huit jours » (179). Ce dernier élément exclut tout aussi radicalement que les deux autres que Marguerite de Valois soit l'auteur de ce texte. Certes, elle avait le sens de l'humour, comme l'attestent nombre de passages de ses *Mémoires* et de ses lettres, mais elle n'avait pas la fibre satirique, et elle n'a jamais pratiqué l'auto-dénigrement gratuit. Si son œuvre présente quelques passages où elle se moque d'elle-même, c'est dans un tout autre esprit, et sur un tout autre ton : toujours en demi-teintes, dans une sorte de badinage léger, avec un sourire retenu, signes d'une certaine coquetterie, bien sûr, mais surtout d'une réflexion quasi obsédante sur le travail du temps, qui d'un côté flétrit la passagère beauté des corps, et d'un autre côté laisse intacts les idées, l'âme, le cœur, notions connotées là comme supérieures, alors qu'elles sont ici avilies⁹.

L'analyse d'éléments plus internes au texte renforce l'hypothèse qu'il ne s'agit pas d'une œuvre de Marguerite. Ainsi, les références mythologiques et littéraires présentes dans la *Ruelle* n'apparaissent dans aucun de ses écrits. Acrise, les « soldats de Philippe », Pythagore ne sont nulle part invoqués dans ses œuvres. Dans ses lettres à Chanvallon, Marguerite évoque Amour, jamais Eros, Anthéros ni Adonis ; le mythe de l'amour partagé, s'il lui avait été familier, n'aurait d'ailleurs sans doute pas manqué d'émerger dans sa correspondance avec son amant idéal. Le néoplatonisme lui-même qui s'affiche ici apparaît abâtardi, comme mal possédé. L'auteur parle de volupté là où Marguerite parle de plaisir, et il met davantage l'accent sur l'analyse physiologique — les échanges entre le corps et l'âme — que sur la savante théorie de l'échange des âmes, tant prisée par la reine.

La *Ruelle* contient par ailleurs des figures de style absentes de tous ses écrits. On y trouve de faciles oppositions terme à terme : les larmes, affirme la Dame, « ne sont pas moins indices d'un cœur colere, depité et malicieux, que d'un cœur doux, traitable et benin » (176) ; également, des métaphores lourdement filées : je croyais, dit-elle encore « qu'en vostre age le temps et ma peine pourroient enfin faire quelque chose de bon de vous, et qu'ainsi que d'un champ fertile je retirerois quelque utile moisson ; mais je m'aperçois bien que ce terroir est sterile, et qu'en vain j'ay semé, et que vostre rude nation ne se peut defricher ni changer » (178). La reine a toujours soigneusement évité ces lourdeurs, de même que le terme *affeté*, ou l'interjection *Jésus !*, qui n'ont jamais paru sous sa plume.

Enfin, l'omniprésence des trivialités devrait à elle seule emporter la conviction que l'auteur des *Mémoires*, des lettres, des poésies, du *Discours docte et subtil* n'a pas commis cet opuscule. On observe en effet ici des expressions basses qui n'apparaissent dans aucune de ses lettres, même les plus pragmatiques (« donner dans la vue », « faire la

paroles, autant de preceptes : elles attrappent toujours quelque mot digne d'imitation et de memoire. Les communs exercices de leur sexe sont tenus pour prophanes. [...] La musique, la peinture, la poesie et les mathematiques ne permettent qu'une heure de temps leur eschappe sans plaisir ou profit » (*Histoire de France...*, Paris, Veuve Nicolas Buon, 1631, vol. 2, p. 40).

⁹ Ainsi Marguerite en exil à Usson écrivait-elle à Brantôme pour le remercier de rester fidèle à « ce peu qui reste d'un misérable naufrage », mais elle se félicitait de ce que « la fortune n'eût pu effacer [s]on nom de la mémoire de [s]es plus anciens amis » (Pierre de Bourdeille, abbé de Brantôme, *Œuvres complètes*. Ed. L. Lalanne, Paris, Veuve Jules Renouard, 1864-96, vol. 8, p. 82-83.

bête », « venir aux prises », « servir de couverture »...), et des vulgarités de pensée qui sont totalement étrangères à son œuvre. Celle qui avoue prendre son « plaisir comme [les bellettes et des coulombes], à faire l'amour du bec » (175), qui pense que « nos soupirs peuvent aussi tost provenir pour quelque difficulté survenue au conduit de la respiration » et que la « couleur blesme [de son amant] pareillement peut naistre de quelque indisposition cachée » (176), celle qui se laisse aller à des jeux de mots insultants pour elle (vous vous laissez « coiffer si aisément à toutes les laides [voluptés] qui se présentent, dit-elle. — Aussi bien je ne suis coiffé que de vous », répond le Gascon, 177), ne correspond pas à ce que nous savons de Marguerite de Valois. Ce n'est là ni son langage, ni son style, ni sa manière, ni son esprit, ni son humour.

Par contre, c'est bien elle qui est visée derrière cette grande Dame épinglée avec outrance à travers sa culture, son goût pour les affections supérieures, son attachement à la doctrine néoplatonicienne, son penchant pour l'apparat, sa volonté de maintenir en toutes occasions un train de vie digne, sa pratique de la conversation d'amour, et jusqu'au mot *philautie* qu'elle devait chérir puisqu'elle l'avait employé dans l'ouverture de ses *Mémoires* et recopié dans son *Album* de poésies ; dans la première édition du dialogue, la Dame recevait même le nom d'Uranie — l'un des surnoms que Marguerite affectionnait le plus. Quant au personnage masculin, comme l'ont souligné Lalanne, puis Mariéjol, il caricature certainement le dernier « amant de cœur » de la reine : Hector Regnault de Durfort, seigneur et baron de Bajaumont, que Vital d'Audiguier dit épris de philosophie¹⁰, et que le *Divorce satyrique*, le plus violent texte jamais écrit contre Marguerite, dépeint au contraire comme « le plus parfait sot qui soit jamais arrivé dans la Cour¹¹ ».

Que la dernière des Valois ait été la cible des pamphlétaires ou l'inspiratrice des folliculaires libertins, rien, d'ailleurs, de plus compréhensible, puisqu'elle avait défrayé la chronique à plusieurs reprises au cours de sa vie. En 1583, elle avait été l'objet d'un long scandale, son époux ayant habilement exploité la dureté avec laquelle son frère Henri III l'avait renvoyée de sa cour ; en 1585, elle avait quitté Navarre avec éclat, se retranchant dans Agen et y menant la guerre pour son compte personnel, puis choisissant le parti de la Ligue ; en 1605, enfin, devenue la « Reine Marguerite » après l'annulation de son mariage, elle était revenue à Paris où elle s'était installée dans les meilleurs rapports avec la famille royale et le dauphin Louis, reprenant sur la scène politique, culturelle et religieuse des premières années du XVII^e siècle un rôle aussi imposant qu'inattendu, dirigeant une cour plus brillante que celle du Louvre, et divisant les Parisiens sur la réalité de sa vertu et de sa piété, comme en témoignent les libelles et les témoignages de cette époque.

Tous ces éléments — le contenu de la satire, sa langue, le contexte polémique de l'époque — tendent donc à prouver que la reine n'est pas l'auteur, mais la cible, ou tout au moins l'inspiratrice, de cet opuscule. L'hypothèse qu'elle l'ait écrit est d'ailleurs tardive. Les manuscrits que nous possédons de l'œuvre¹², qui semblent dater du début

¹⁰ Pierre Vital d'Audiguier, *Œuvres poétiques*, Paris, Toussaint du Bray, 1614, vol. 2, p. 19.

¹¹ Théodore Agrippa d'Aubigné, *Œuvres complètes*. Ed. Eugène Réaume et F. de Caussade, Paris, Alphonse Lemerre, 1873-92, vol. 2, p. 683.

¹² on en trouve deux, fort semblables, à Paris : un à la Bibliothèque Nationale (Fonds Français 4779, fol. 12-14) et un à l' Arsenal (Pièces Manuscrites 4409, fol. 649-61) ; la bibliothèque municipale de Rouen en possède un autre (Fonds Leber 5715, fol. 60-70), qui est, d'après Leber, une copie d'un manuscrit du Fonds Fontanieu (tome 89 p 39, dit Leber) de la bibliothèque du Roi (Bibliothèque Nationale) ; ce fonds est aujourd'hui intégré dans les Nouvelles Acquisitions Françaises, mais je n'ai pu retrouver le manuscrit

du XVII^e siècle, montrent en effet que les contemporains ou les survivants de Marguerite avaient conscience d'être en présence d'un pamphlet. D'une part, dans les deux manuscrits parisiens consultables aujourd'hui, elle figure avec d'autres pamphlets, notamment *Le Divorce satyrique*. D'autre part, les premiers sous-titres donnés à l'œuvre par les copistes prouvent qu'ils la ressentaient comme une satire ; on lit en effet, dans les deux manuscrits conservés à Paris : *La Ruelle mal assortie - Dialogue - Satyre* ; le troisième, dont la copie a été conservée à Rouen portait, lui, le titre suivant : *La Ruelle mal assortie, dialogue satyrique*¹³. Aucun d'eux ne l'attribue à Marguerite de Valois. Enfin, la première édition de la pièce, donnée par Charles Sorel en 1644, présente ce commentaire : « *La Ruelle mal assortie*, ou entretien amoureux d'une Dame éloquente avec un Cavalier Gascon plus beau de corps que d'esprit, et qui a autant d'ignorance comme elle a de sçavoir ; Dialogue vulgairement appelé la Ruelle de la R. M.¹⁴ » Quant aux contemporains et aux survivants de la reine, ils n'ont jamais fait le moindre rapprochement entre la *Ruelle* et l'auteur du *Discours docte et subtil* (republié en 1618) et des *Mémoires* (parus en 1628 et très régulièrement réédités).

L'histoire de l'attribution

S'il était donc clair, dans la première moitié du XVII^e siècle, qu'il s'agissait là d'un texte écrit aux dépens de la première épouse de Henri IV, la chose devint moins certaine par la suite, comme en témoigne la remarque de Tallemant des Réaux — le seul écrivain qui, au XVII^e siècle, attribue ce texte à la reine. Plutôt que d'accuser, une fois de plus, la malveillance du mémorialiste, il semble plus simple de remarquer qu'il ne pouvait posséder sur Marguerite, morte quatre ans avant sa naissance, que des renseignements de seconde ou de troisième main. Surtout, il ne faut pas négliger le fait qu'à l'heure où il commençait ses souvenirs, en 1657, l'ancienne reine de Navarre était déjà entrée dans la légende — ce dont témoigne d'ailleurs toute l'Historiette qui lui est dévolue.

Marguerite en effet n'avait pas seulement frappé l'imagination des Parisiens en venant, contre toute attente, faire revivre dans la capitale l'ancien faste des Valois

en question ; Guessard ne paraît pas l'avoir consulté, non plus que Lalanne et Mariéjol, qui ne le mentionnent pas ; les trois manuscrits se ressemblent : la dame et le jeune homme ne portent pas de nom ; celui-ci parle un français courant, et ses répliques sont centrées sur la page, laissant un espace blanc à droite et à gauche (ou seulement à gauche) ; la Dame l'appelle « Peton » ou « mon Peton ».

¹³ Leber, l'érudit qui a fait recopier cette pièce par un copiste, a biffé le mot *satyrique* et l'a remplacé par *d'amour*, qui dépasse dans la marge droite ; sur la feuille de titre, entièrement de Leber, les deux expressions ont tout d'abord figuré ensemble (Dialogue satirique d'amour), correctement centrées, puis l'adjectif a été biffé ; Leber a prolongé le titre : *La Ruelle mal assortie, dialogue [satirique] d'amour entre Marguerite de Valois et sa Bête de somme* ; plus tard (après la publication du roman de Dumas), il a ajouté, sous *Marguerite de Valois (Reine de France)* ; il a également noté en marge droite : « J'avais considéré cette pièce comme une satire, jusqu'au moment où j'appris de Tallemant des Réaux, dont les Mémoires parurent pour la 1^{ère} fois en 1834, qu'elle était de la Reine Marguerite même. Je ne m'en serais pas douté. C'est un passe-temps assez étrange pour une Reine de France. Il est vrai qu'elle écrivait selon son cœur et peignait d'après nature. On voit dans ce dialogue la voluptueuse Margot faire l'éducation galante d'un page... » ; ces lignes témoignent de la surprise de Leber — qui connaissait bien le siècle des Valois — d'apprendre que la reine en est l'auteur ; elle témoignent aussi de la force du mythe de la Reine Margot au XIX^e siècle, qui entraîne la modification du titre du manuscrit.

¹⁴ *La Ruelle mal assortie*, in Charles Sorel, *Nouveau recueil des pièces les plus agréables de ce temps*, Paris, Nicolas de Sercey, 1644, p. 95-122 ; la Dame et le jeune homme s'appellent respectivement « Uranie », et « le Cavalier gascon » ; celui-ci parle un pseudo franco-basque, dans lequel tous les *v* sont remplacés par des *b*, ce qui accentue son caractère fruste et ridicule : « je biens quand bous me mandez », « Bous estes la belle Benus »... ; la Dame l'appelle « mon mignon » ; dans l'ensemble, le texte présente d'assez nombreuses variantes avec les manuscrits.

tragiquement disparus. Après l'assassinat de Henri IV, elle avait joué un rôle décisif dans l'arrivée au pouvoir de Marie de Médicis, et elle était intervenue dans les cabales des premières années de la régence pour soutenir la reine mère. En 1614, la publication de son *Discours docte et subtil* en avait fait un porte-drapeau pour les féministes du temps, très actifs, et ses *Mémoires*, publiés en 1628, avait rencontré un succès immédiat. Dès l'année 1630, cependant, Richelieu triomphant de Marie de Médicis avait demandé à ses historiographes de calomnier non seulement sa rivale, mais « toutes les femmes », pour reprendre l'expression d'un des hommes qui devait prendre la défense de Marguerite¹⁵. Scipion Dupleix, plus encore que Jean-Baptiste Matthieu ou Mézeray, s'était particulièrement bien acquitté de son devoir en évoquant à plusieurs reprises, dans les différents volumes de son *Histoire de France*, la légèreté des mœurs de son ancienne protectrice, provoquant aussitôt de bruyantes protestations¹⁶. Les années 1640-1650, époque où l'on commençait à mettre en roman les aventures amoureuses des princes et des princesses, avaient de plus accentué le gauchissement de l'image de la reine vers la galanterie. En 1642, Charles Sorel avait republié un ouvrage à la gloire de Bussy d'Amboise, qu'il avait retouché en y ajoutant quelques allusions à ses amours avec Marguerite¹⁷. En 1644, le même Sorel avait édité *La Ruelle*, qui venait en troisième position dans le *Nouveau Recueil des pièces les plus agréables de ce temps* entre *Le Jeu du galant* et le *Discours de l'Ennemy d'Amour et des Femmes*. Enfin, en 1651, était paru un roman à clés de la princesse de Conti, *l'Histoire des amours du Grand Alcandre* dans lequel Marguerite, surnommée Mélisse, était dépeinte comme une femme puissante mais « moins chaste que Lucrece¹⁸ ». Ce contexte idéologique explique donc assez bien que l'attribution à la reine de la petite pièce libertine n'ait plus semblé tout à fait incongrue à certains lecteurs de la seconde moitié du siècle.

En 1834 toutefois, lorsque l'existence de cette œuvre tombée dans l'oubli est révélée aux historiens par la première publication des *Historiettes*, le contexte est tout différent. La Reine Marguerite est alors une des héroïnes de la génération romantique : elle est célébrée dans des poèmes, elle est un personnage de roman et d'opéra¹⁹, et ses *Mémoires* connaissent quatre rééditions entre 1823 et 1842. Si pour le public elle incarne un certain idéal de grandeur et de jeunesse, les historiens républicains n'éprouvent que méfiance à son égard. Dans les études qu'il publient ou les notices qu'ils rédigent en introduction de son œuvre, ils s'efforcent de tempérer l'enthousiasme de ses admirateurs et ils reprennent à leur compte une grande partie des attaques accumulées contre elle par l'historiographie protestante et bourgeoise des siècles précédents.

La dernière de ces quatre éditions est l'œuvre de François Guessard, ancien Chartiste et historien de la littérature, qui en est chargé par la Société de l'Histoire de

¹⁵ voir Matthieu de Morgues, *Lumières pour l'Histoire de France, et pour faire voir les calomnies, flatteries et autres défauts de Scipion Dupleix*, s.l., 1636, p. 5.

¹⁶ notamment celles de Sully, de Matthieu de Morgues et de Bassompierre (voir Viennot, *op. cit.*, p. 611 et sq.).

¹⁷ *La Fortune de la Cour*, Ouvrage curieux tiré des Mémoires d'un des principaux conseillers du duc d'Alençon..., Paris, Nicolas de Sercy, 1642 ; l'ouvrage était en fait de Dampmartin, et avait paru en 1585 sous le titre *De la connoissance et Merveilles du monde et de l'homme*, puis en 1592 sous le titre *Le Bonheur de la Cour*.

¹⁸ [Louise de Guise, princesse de Conti], *Histoire des amours du Grand Alcandre*, en laquelle, sous des noms empruntez, se lisent les advantures amoureuses d'un grand prince du dernier siècle, Paris, Vve Guillemet, 1651, p. 238.

¹⁹ Marguerite apparaît notamment dans la *Chronique du roi Charles IX*, de Mérimée, dans *Le Rouge et le Noir*, de Stendhal, dans *Le Pré aux clercs*, de Hérold, dans *Les Huguenots*, de Meyerbeer...

France. Le projet est de réunir, pour la première fois, les *Mémoires*, le *Mémoire justificatif*, la plupart des lettres déjà publiées, et *La Ruelle mal assortie*. Ignorant que celle-ci a déjà été publiée, Guessard se met en quête du manuscrit de la pièce qu'évoquait Tallemant, et en trouve la trace à Rouen, en l'espèce de la copie réalisée pour l'érudit Leber. Devant son contenu cependant, la Société de l'Histoire de France hésite et décide au dernier moment de ne pas publier la *Ruelle*, laissant l'éditeur s'expliquer en termes voilés dans son introduction aux œuvres de Marguerite : « La conclusion de ce petit écrit, vive et tant soit peu leste, aurait peut-être effarouché quelques lecteurs, mais surtout quelques lectrices. De là des scrupules ; puis des doutes peuvent s'élever sur l'authenticité de l'ouvrage, bien qu'il y ait quelques raisons pour y croire ». Guessard ne partage pas les opinions de la Société. « Une édition des *Mémoires de Marguerite de Valois*, accompagnée d'un choix de ses Lettres, peut être regardée, sinon comme une source d'enseignements pour tout le monde, au moins comme une chose utile », dit-il sans enthousiasme. La *Ruelle*, par contre, est un « dialogue piquant où Marguerite, après avoir vanté en style précieux les jouissances idéales de l'amour platonique, sans pouvoir convaincre son interlocuteur, finit en désespoir de cause, par faire très-bon marché de ses théories ». Il est clair que cette œuvre correspond beaucoup mieux que les autres à l'image qu'il se fait de la reine — une image qu'il n'a pas cessé de suggérer grâce à des sous-entendus appuyés, comme lorsqu'il présente les lettres « entre Marguerite et son amant, je veux dire l'un de ses amants ». Aucun doute, donc, pour Guessard, malgré l'alternative curieuse devant laquelle il place son lecteur lorsqu'il explique que la *Ruelle* est une « confession de la Reine Marguerite, ou si mieux on l'aime, [un] spirituel pamphlet de quelque amoureux éconduit²⁰ ». L'éditeur toutefois persiste et publie, sous sa seule responsabilité, l'œuvre déjà imprimée qui paraît cette même année 1842, avec le sous-titre que lui avait affecté Leber²¹.

Un érudit, auteur d'un des articles les plus sérieux du siècle sur Marguerite et possesseur de la première édition de la *Ruelle*, signale peu après que l'ouvrage n'est pas inédit²². Toutefois, c'est la publication du roman d'Alexandre Dumas, *La Reine Margot* (1845) qui relance l'intérêt pour la fille de Catherine de Médicis, en faisant d'elle un des personnages les plus populaires de l'Histoire de France. En 1855, Ludovic Lalanne s'attelle alors à une réédition de *La Ruelle mal assortie*, établie à partir de l'édition de 1644²³. Dans sa notice, le futur éditeur de Brantôme et d'Aubigné souligne avec justesse que « les répliques du cavalier y sont non pas en français mais en ce langage franco-

²⁰ la seconde hypothèse, antagoniste, représente bien entendu la position des historiens de la Société qui se sont opposés à la publication de la piécette ; toutes ces citations sont extraites de l'introduction aux *Mémoires* de Marguerite de Valois, Ed. Guessard, *op. cit.*

²¹ *La Ruelle mal assortie*, Dialogue d'amour entre Marguerite de Valois et sa bête de somme. Ed. F. Guessard. [Paris] Imprimerie Crapelet, [1842] (B.N. cote 8° Y2 62251) ; la plaquette est de même format et de même typographie que les *Mémoires*, elle est publiée chez le même imprimeur ; une note au mot *philaphtie* (5) dit : « voyez la note 2 de la page 1 », ce qui renvoie à l'édition des *Mémoires* ; le texte est celui du manuscrit Leber.

²² il s'agit d'Anaïs Raucou, dit Bazin, dont l'exemplaire du *Nouveau recueil des pièces les plus agréables de ce temps* est à la B.N., avec ce commentaire sur la page blanche qui fait face au faux titre du livre : « ce qu'il y a de plus remarquable dans cette compilation est d'y trouver, imprimée depuis 200 ans, *La Ruelle mal assortie*, qu'on a publiée dans notre temps comme une pièce inédite et dont il existait à peine deux copies manuscrites » (cote m. 1392).

²³ *La Ruelle mal assortie*, ou entretiens amoureux d'une dame éloquente avec un chevalier gascon plus beau de corps que d'esprit et qui a autant d'ignorance comme elle a de sçavoir. Ed. Ludovic Lalanne. Paris, A. Aubry, 1855 (B.N. Res Y2 3218) ; Lalanne enlève la mention « Dialogue vulgairement appelé la Ruelle de la R.M. », qu'il remplace par : « par Marguerite de Valois ».

gascon que l'on retrouve dans le *Baron de Foeneste* ». Il n'en conclut pas moins « sans hésitation » que Marguerite est l'auteur de l'œuvre : « on y retrouve son esprit raffiné et ce libertinage qui fit d'elle la reine la plus dévergondée de son siècle ». Suit la liste de tous ses amants répertoriés par le *Divorce satyrique*, et l'essai de dénouer la seule énigme qui demeure à ses yeux : celle de l'identité du jeune homme.

Le mépris de Lalanne et la violence de ses propos ne sont pas un fait isolé : cette même année 1855, Michelet ajoute à la réputation de la reine une des plus basses accusations dont l'ait chargée la postérité, faisant d'elle non seulement une meurtrière, mais une femme qui s'est donnée à l'assassin dont elle voulait louer les services²⁴. Désormais, le mythe dévastateur de la Reine Margot revu et corrigé par les historiens républicains va tenir lieu de savoir sur l'une des premières princesses de la Renaissance, malgré les contestations de cette légende et les tentatives de réhabilitation que l'on observe jusqu'à la Grande Guerre, sous l'impulsion de la biographie établie par Léo de Saint-Poncy en 1887²⁵. Les doutes quant à l'attribution du dialogue continuent par ailleurs de subsister²⁶.

Le débat n'est toujours pas clos lorsqu'en 1922 Jean-Hippolyte Mariéjol réédite le texte en commençant sa préface par cette proclamation : « *La Ruelle mal assortie* est l'œuvre de Marguerite de Valois²⁷ ». L'élève de Lavis, historien compétent mais excessivement misogyne, donne ici toute la mesure de sa mauvaise foi. Résumant la vie de la reine, il rappelle évidemment tous les amants dénombrés par le *Divorce satyrique*, sans états d'âme : elle a vécu dans « un siècle si riche en liaisons qu'il ne coûte rien de lui en prêter » (7). Bien sûr, note Mariéjol en anticipant sur les doutes de son public, *La Ruelle* ne ressemble en rien aux *Mémoires*, et « les réticences, les omissions et les mensonges de l'autobiographie jurent tellement avec la sincérité du Dialogue que le lecteur s'étonne et s'inquiète de cette différence comme d'une contradiction » (11). Questionnement hardiment repoussé : il ne faut s'étonner de rien chez cette femme. Une fois cette « explication » donnée, l'historien s'attarde à nouveau sur l'identité du gentilhomme.

La dernière personne à s'être intéressée à cette question est Simone Ratel, qui publie peu après la plus documentée des études jamais effectuées sur la dernière cour de Marguerite²⁸. Exprimant sa perplexité face à la *Ruelle*, elle pose la question de la motivation de la reine. « Quelle apparence y a-t-il, demande-t-elle, que cette femme d'esprit, dont la plume habile et prudente sait si bien déguiser un panégyrique sous les apparences de la vérité et de la modestie, soit allée détruire en quelques mots l'apologie

²⁴ De Thou, contre l'avis des témoins de l'époque, avait accusé Marguerite d'avoir commandité l'assassinat du Guast, en 1575 ; Michelet ajoute un détail : elle s'est donnée au meurtrier pour prix de son crime (*Histoire de France*, vol. 12 (*La Ligue et Henri IV*). Paris, Calmann-Lévy, 1923, p. 66.

²⁵ Léo de Saint-Poncy, *Histoire de Marguerite de Valois, reine de France et de Navarre*. Paris, Gaume et Cie, 1887.

²⁶ Ainsi, A. Barbier dit que cette attribution « n'est pas incontestable, mais elle offre de grandes probabilités, et elle est généralement admise » (*Dictionnaire des ouvrages anonymes*, Paris, Paul Daffis, 1879, 4 :395) ; ainsi encore, les catalogues des manuscrits de la Bibliothèque Nationale ne répertorient pas la *Ruelle* comme une œuvre de Marguerite.

²⁷ *La Ruelle mal assortie*, Dialogue d'amour entre Marguerite de Valois et sa bête de somme. Introduction et notes de Jean-Hippolyte Mariéjol. Paris, La Sirène, 1922 (B.N. 8°Z 21587) ; Mariéjol fait son choix dans les variantes, suivant plutôt Leber-Guessard que Sorel-Lalanne ; il propose dans ses notes de savantes considérations sur les références littéraires du texte, et trois amendements qui semblent judicieux.

²⁸ Simone Ratel, « La cour de la Reine Marguerite », *Revue du XVI^e Siècle* 11 (1924), p. 1-29, 193-207 ; 12 (1925), p. 1-43

soigneusement élaborée dans ses Mémoires ?²⁹ » L'opuscule, pense-t-elle par ailleurs, s'oppose trop au platonisme qui domine toute l'œuvre de la reine ; aussi propose-t-elle un autre auteur pour ce libelle : Choisin, un secrétaire malveillant renvoyé de Carlat par Marguerite en 1586 pour avoir écrit contre elle un texte diffamant, et avec lequel elle était encore en procès en 1602. Malgré la pertinence des analyses de Ratel et la valeur de son intuition, cette hypothèse ne sera jamais discutée. En 1928 en effet, Mariéjol réitérera lourdement ses convictions dans sa *Vie de Marguerite de Valois*³⁰, dernière étude sérieuse consacrée à la reine jusqu'à ce jour, et devenue par là-même l'ouvrage de référence sur le sujet.

De qui est La Ruelle ?

S'il est clair que la *La Ruelle mal assortie* ne s'est imposée comme l'œuvre de Marguerite que sous la pression conjointe du mythe de la Reine Margot et de la conviction intime de quelques historiens misogynes, la contestation de cette attribution repose la question de l'identité de son véritable auteur. Plusieurs noms peuvent être avancés ici avec quelque réalisme, qui chacun entraînent des différences d'analyses quant à la date de la rédaction du texte et aux objectifs poursuivis. Les hypothèses formulées ici n'ont donc d'autre ambition que d'ouvrir un débat qui pourrait certainement s'étendre encore davantage.

La première de ces hypothèses est celle émise par Simone Ratel à propos de Jean Choisin, médecin de son état, mais que Marguerite avait embauché comme secrétaire en 1578. Dans une lettre adressée au Président Séguier en 1602, Marguerite évoquait en effet un scandale intervenu durant son séjour à Carlat, dans le Cantal, en 1586. Choisin, vraisemblablement employé par la reine pour faire parvenir des missives secrètes à ses amis politiques d'alors, avait exigé de fortes sommes de sa maîtresse. Econduit pour huit jours, il les « employa, écrit Marguerite, à vomir sa rage contre moi par un pasquin qu'il fit, le plus sale et le plus vilain qui se soit jamais vu, lequel il fut si effronté de m'envoyer, faisant accroire à celui qui me l'apporta que c'était des fruits de ses études pour se remettre en grâce avec moi, sachant que je me plaisais aux œuvres doctes et belles » ; le texte, rappelait la reine, avait été lu devant sa compagnie, qui avait eu bien du mal à retenir sa colère « voyant les injures et calomnies de quoi en paroles couvertes il m'offensait³¹ ». La description de cette scène coïncide en effet assez bien avec ce que nous savons de la *Ruelle*. L'ambiguïté du texte expliquerait que la reine n'en ait pas arrêté la lecture, et sa chute rendrait compte de la colère finalement déclenchée dans l'auditoire.

Si cette hypothèse est juste, plusieurs caractéristiques du texte s'expliquent mieux : la connaissance approfondie de Marguerite qu'on y observe, la rancune accumulée qui y transpire, le plaisir qui s'y lit à l'évocation de la Dame succombant aux

²⁹ Simone Ratel, art. cit., p. 200.

³⁰ Jean-Hippolyte Mariéjol, *La vie de Marguerite de Valois, reine de Navarre et de France, 1553-1615*. Paris : Hachette, 1928 ; l'historien voit dans la *Ruelle* non seulement un texte de Marguerite, mais le seul texte où elle aurait dit la vérité : elle était, précise-t-il, une femme « tirée en bas par la faiblesse de sa nature ou, comme elle aimait à le croire, par les sollicitations grossières des âmes auxquelles la sienne s'appariait » (p. 159, c'est moi qui souligne : la phrase renvoie, sans le dire, à la *Ruelle*, et à elle seule) ; de même, il reprend tout une série de conduites et de propos prêtés à la reine par ses derniers ennemis et les explique (comme son engagement dans la Querelle des Femmes) par l'hystérie dont elle aurait souffert à la fin de sa vie (p. 366).

³¹ *Revue Rétrospective* 1 (1838), p. 228.

voluptés les plus basses. Le ton et la manière d'écrire s'éclairent également si l'on se souvient que la reine l'avait embauché « pour la réputation qu'il avait d'être docte³² ». Enfin, la formation de médecin de Choisin pourrait expliquer l'importance des notations physiologiques dans la piécette. Des objections peuvent toutefois être émises sur cette attribution. Le dialogue démontre en effet une maîtrise certaine de la mise en scène (contraste entre les personnages, touche finale) et du langage (contraste entre les tons noble et familier, ambiguïté des paroles de la Dame, retournement parodique de ces dernières), toutes choses qui désignent davantage un écrivain rompu aux techniques littéraires qu'un obscur secrétaire ayant produit, dans le cas de figure le plus optimiste, qu'une brève et terne relation³³. Par ailleurs, l'ambiance générale du pamphlet dénote plutôt le début du siècle, volontiers décadent, que le temps sombre des guerres civiles. Enfin, si le texte est de 1586, le jeune homme n'est pas Bajaumont mais Aubiac, le lieutenant qui avait aidé Marguerite à se sauver d'Agen et qui devait périr peu après. Il n'était pas gascon, et personne n'a jamais dit qu'il était particulièrement stupide.

Un autre ennemi de Marguerite pourrait être considéré ici : Agrippa d'Aubigné. Dès l'année 1581, il avait rompu tous les ponts avec l'épouse de son maître, et il avait conservé contre elle une tenace rancune dont l'*Histoire Universelle* est le témoin. Le « métier » d'écrivain dont fait preuve la *Ruelle* correspondrait mieux au génie multiforme de ce poète, historien, pamphlétaire et mémorialiste, qui s'était essayé au style précieux dans sa jeunesse et montra plus d'une fois son goût pour la satire. L'un de ses pamphlets, surtout, *Les Aventures du Baron de Faeneste*, présente plusieurs traits communs avec la *Ruelle*, puisque c'est un dialogue entre deux personnages, bâti sur un contraste entre un Gascon ignorant qui parle un mélange de français et de basque, et un gentilhomme poitevin qui s'exprime en termes nobles. Enfin, rappelons que la *Ruelle* figure dans les manuscrits de la Bibliothèque Nationale avec le *Divorce satyrique*, dont il convient de rappeler que beaucoup de critiques l'ont attribué à d'Aubigné.

Si l'on suit cette piste, il faut penser que l'œuvre date des années qui jouxtent la rédaction du *Faeneste* (dont les premiers livres parurent en 1617). Le pamphlet viserait globalement le même objectif que le *Divorce satyrique* (qui date de 1607) : miner le prestige reconquis par Marguerite après son retour à Paris, dénoncer son hypocrisie. L'hypothèse est séduisante, quoique plusieurs objections puissent s'élever contre elle. Tout d'abord, les pamphlets d'Aubigné ont toujours un objectif politique ou religieux, que l'on ne perçoit pas dans la *Ruelle*, uniquement axée sur la propension à la galanterie de la Dame. Or, si la réputation de la reine était grande, personne ne la prenait pour une sainte, et concentrer l'attaque sur sa seule personne ne pouvait guère apporter à d'Aubigné que le plaisir passager d'un défoulement gratuit — ce dont il n'était pas coutumier. Il est fort possible, par contre, que la *Ruelle* ne soit pas du père du *Faeneste*, mais d'un auteur s'inspirant des procédés comiques rendus célèbres par le pamphlet. Le texte daterait alors d'après 1617.

Plusieurs éléments conduisent d'ailleurs à faire l'hypothèse d'une rédaction nettement postérieure à la mort de Marguerite : tout d'abord les manuscrits, qui ne semblent pas antérieurs à l'édition originale ; d'autre part, la présence du mot *philaphtie*

³² *ibid.*, p. 226.

³³ Ce Choisin-là pourrait être (mais ce n'est pas certain) celui qui avait accompagné l'évêque Jean de Monluc en Pologne lors de sa négociation pour l'élection d'Henri d'Anjou à la Diète, et qui avait rapporté de ces pourparlers un *Discours au vray de tout ce qui s'est fait et passé pour l'entière negociation de l'élection du Roy de Pologne*, publié comme ses *Mémoires* par Michaud et Poujoulat (Paris, Guyot Frères, 1838, série I, vol. 11, p. 375-469).

qui s'expliquerait par le fait que les *Mémoires* de la reine étaient, dès 1628, publiés et célèbres ; enfin, le mot *ruelle*, présent à la fois dans le titre de la piécette et dans le texte : « cette ruelle est vuide de ces fascheux qui viendront bien tost interrompre mes contentemens » (180). Quoique le mot soit connu depuis le XV^e siècle au sens d'espace laissé entre le lit et le mur', on en parle rarement avant le premier tiers du XVII^e siècle comme d'un lieu où l'on reçoit des invités, et où l'on discute. Deux nouveaux noms pourraient être avancés dans ce cadre.

Le premier est Scipion Dupleix. Ancien familier de la reine, il avait pu voir quelles étaient ses habitudes, ses moeurs, ses manies, et notamment sa méfiance, dont il parle assez longuement dans son *Histoire*, et qui est stigmatisée dans la *Ruelle*. C'est lui qui devait révéler, en 1633, à quel point Marguerite aimait parler d'amour : « elle se plaisoit merveilleusement à donner de l'amour, de s'en entretenir avec decence et discretion, et de voir et d'oüir les hommes faisans les passionnés pour elle ». C'est lui, encore, qui devait apprendre au public qu'elle se faisait appeler « Vénus Uranie, c'est à dire, celeste : tant pour monstrier qu'elle participoit de la divinité, que pour faire distinguer son amour de celui du vulgaire³⁴ ». C'est lui, toujours, qui avait engagé l'offensive visant à déconsidérer l'auteur des *Mémoires*, prenant le parti d'insister sur la légèreté de ses moeurs (du moins dans sa jeunesse), et sur sa prétention incurable : sa beauté, écrivait-il, « luy donna du commencement tant de vanité, que tout le monde la publiant pour Deesse, elle s'imaginoit aucunement de l'estre ». Tout ceci concorde avec les intentions de l'auteur de la *Ruelle*, mais la suite du commentaire apporte un argument supplémentaire : « j'en pourrois faire un Roman plus excellent et plus admirable que nul qui ait esté composé es siècles precedens, mais j'ay des occupations plus serieuses³⁵ ». Cette sorte de signature serait bien dans le style de l'historiographe, souvent fort transparent dans les mensonges qu'il tisse sur le compte de son ancienne protectrice. Peut-être l'idée lui vint-elle effectivement de s'offrir cette récréation.

L'autre nom qui pourrait être considéré dans le cadre d'une rédaction tardive est celui du premier éditeur de la *Ruelle*, Charles Sorel, faussaire impénitent, célèbre pour son goût de la parodie, sa verve grivoise, son style facile, sa médisance, sa manie de ne jamais signer ses œuvres... Cette dernière hypothèse amènerait à faire une analyse un peu différente du sens de l'œuvre. Ce ne serait plus un pamphlet écrit contre Marguerite, mais une de ces œuvres à demi scandaleuses que les contemporains de Louis XIII aimèrent tant, et qui mettaient volontiers en scène, dans des postures un peu lestes, les héros du temps passé. Ce ne serait pas le fruit d'un contemporain de la reine, qui chercherait à se venger d'elle, mais celui d'un de ces adeptes de la nouvelle vogue galante, qui broderait à partir des rumeurs et des affabulations attachées à l'époque déjà légendaire des Valois. Ce serait bien l'œuvre d'un anti-féministe, mais peut-être davantage attaché à viser d'autres femmes que la seule Reine Marguerite : le goût pour la conversation, le dédain de l'amour vulgaire, les prétentions philosophiques et parfois la résignation finale pour les voluptés de ce monde n'étaient-ils pas autant d'éléments violemment critiqués par leurs ennemis chez celles qu'on n'appelait pas encore les Précieuses, mais qui s'attachaient déjà à perpétuer l'idéal de l'amour sublime et de la dignité des femmes ?

*

³⁴ Dupleix, *Histoire Louis XIII*, respectivement p. 71 [79] et p. 70 [78].

³⁵ *ibid.*, p. 70 [78].

Toutes ces hypothèses paraissent valables, mais elles n'excluent pas d'autres pistes : le début du XVII^e siècle n'est pas avare d'auteurs de pièces libertines. Elles posent un intéressant problème d'histoire littéraire, que les chercheurs du XIX^e et du XX^e siècle ont refusé de considérer — à l'exception de Simone Ratel — tant ils étaient séduits par l'image de princesse dévergondée que leur avait livrée la légende, tant ils étaient désireux, parfois, de la reconduire. La progression des connaissances et des réflexions concernant le premier XVII^e siècle depuis une vingtaine d'années devrait rendre possible aujourd'hui la poursuite de cette enquête, et peut-être même de rendre à César ce qui lui revient — autrement dit d'établir avec certitude l'attribution de *La Ruelle mal assortie*. En tout état de cause, cependant, la Reine Marguerite doit être écartée de la liste des candidats à la paternité de ce texte, et sa vie, comme son œuvre, doivent être reconsidérés à la lumière de cette rectification. Une pièce maîtresse du mythe de la Reine Margot s'effondre sans doute, mais l'histoire de la littérature, et l'Histoire tout court, ont tout à y gagner.

Éliane Viennot